



www.comptoirliteraire.com

présente

“L’école des maris”

(1661)

Comédie en trois actes et en vers

de

MOLIÈRE

pour laquelle on trouve ici :

-un résumé

-une analyse passant en revue :

-les sources (page 4),

-l'intérêt de l'action (page 5),

-l'intérêt littéraire (page 7),

-l'intérêt documentaire (page 9),

-l'intérêt psychologique (page 9),

-l'intérêt philosophique (page 11),

-la destinée de l'œuvre (page 13).

Résumé

«*La scène est à Paris*».

Acte I

Scène 1

S'opposent deux frères, le raisonnable et calme Ariste qui est «*presque sexagénaire*», et Sganarelle, qui, «*d'une vingtaine d'ans*» plus jeune, se montre imbu de lui-même et agressif.

Scène 2

Deux sœurs, Léonor et Isabelle, échangent leurs sentiments à l'égard des deux hommes desquels, étant orphelines, elles dépendent ; pour Léonor, c'est Ariste qui lui laisse une grande liberté ; pour Isabelle, c'est Sganarelle qui lui impose sa volonté, l'enferme et veut lui interdire tout contact avec l'extérieur. Aussi Ariste lui recommande-t-il moins de rigueur. On apprend alors de Sganarelle que lui et Ariste se sont chargés de l'éducation des deux sœurs, enfants d'un de leurs amis qui, avant de mourir, les leur confia en leur donnant la possibilité soit de les épouser, soit de leur trouver un mari.

Scène 3

Valère aborde Sganarelle, «*le sévère tuteur de celle qu'il adore*», mais ne parvient pas à lui parler.

Scène 4

Valère révèle à son valet, Ergaste, qu'il ne sait pas si Isabelle s'est rendu compte qu'il l'aime.

Acte II

Scène 1

Isabelle ayant révélé à Sganarelle qu'elle éprouve pour Valère «*une innocente amour*», il lui annonce qu'il va parler «*à ce jeune étourdi*».

Scène 2

Sganarelle se présente chez Valère et, après avoir refusé d'entrer, lui prétend qu'Isabelle s'offusque de ses regards, ce en quoi Ergaste voit une preuve de son amour.

Scène 3

De retour chez lui, Sganarelle apprend d'Isabelle qu'elle a reçu de Valère un billet amoureux qu'elle n'a pas ouvert et qu'elle lui demande de rapporter, ce qui lui paraît la preuve de sa «*vertu*».

Scène 4

Heureux qu'Isabelle soit «*une fille si sage*», Sganarelle remet le billet à Ergaste.

Scène 5

Valère lit la lettre où Isabelle lui dit avoir vu les preuves de son amour, et lui demande de venir à son secours pour la préserver d'un mariage qui doit avoir lieu «*dans six jours*». Ergaste et lui admirent cette «*ruse d'amour*».

Scène 6

À Sganarelle, Valère, reconnaissant le droit qu'il a sur Isabelle, demande de faire part à celle-ci de son amour pour elle qui durera «*jusqu'au dernier soupir*», du désir qu'il a «*de l'obtenir pour femme*». Et Sganarelle consent.

Scène 7

À Isabelle, Sganarelle parle de l'amour qu'a pour elle Valère, se répand en invectives contre lui, et indique qu'il veut l'enlever. Elle demande à Sganarelle d'aller lui signifier qu'*«Il ne se fasse pas deux fois dire une chose»*, et cela *«d'un ton / Qui marque que [son] cœur lui parle tout de bon»*. Aussi Sganarelle se félicite-t-il *«de trouver une femme au gré de [son] désir»*.

Scène 8

À Valère, Sganarelle répète les propos d'Isabelle, et, devant son étonnement, accepte qu'*«elle explique son cœur»*.

Scène 9

Devant Sganarelle et Valère, Isabelle fait une vive mais ambiguë déclaration de son choix d'un homme au détriment de l'autre. De plus, *«Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle et donne sa main à Valère»* qui la couvre de baisers. Et Valère assure qu'il va satisfaire les vœux d'Isabelle.

Scène 10

Resté avec Isabelle, Sganarelle se dit si touché des marques qu'elle lui a données de son amour qu'il décide de l'épouser dès le lendemain. Ce qui fait qu'elle s'écrie : *«Ô Ciel, inspire-moi ce qui peut le parer !»*

Acte III

Scène 1

Isabelle se dit : *«Allons, sans crainte aucune, / À la foi d'un amant commettre ma fortune.»*

Scène 2

Elle fait croire à Sganarelle que Léonor, qui serait amoureuse de Valère, est venue s'enfermer dans sa chambre ; comme, ainsi qu'elle l'avait prévu, il lui demande de la chasser, elle sort voilée, et il décide de suivre celle qu'il croit être Léonor.

Scène 3

Isabelle se découvre à Valère qui lui promet le mariage, tous deux étant observés à leur insu par Sganarelle qui décide d'unir à Valère celle qu'il croit être Léonor.

Scène 4

Pour cela, il a convoqué un commissaire, et voilà qu'un notaire passe par là. De plus, il veut faire venir Ariste

Scène 5

Sganarelle prétend apporter à Ariste *«une bonne nouvelle»*. Il lui parle de Léonor, qui, selon Ariste, serait *«au bal chez son amie»*. Mais Sganarelle le nargue en reprenant à peu près les termes qu'il avait employés en I, 2, avant de lui révéler que, en fait selon lui, Léonor est au bal *«chez Monsieur Valère»*. Comme Ariste demeure dubitatif, Sganarelle, mettant le doigt sur le front, insinue qu'il manque d'intelligence.

Scène 6

Le commissaire annonce que Valère *«a signé que pour femme il tient celle qu'il garde»*, qui *«est renfermée»* et ne sortira que si les deux frères consentent à son mariage.

Scène 7

Sganarelle donne son accord. Ariste ne peut croire que ce soit Léonor qui est cachée, mais consent à ce qu'elle se marie. Or Valère déclare qu'Isabelle a sa *«foi»*. Alors qu'Ariste continue de douter, Sganarelle le contraint à signer le contrat de mariage, en laissant en blanc le nom de la jeune femme.

Scène 8

Léonor revient du bal en disant que, loin d'avoir été séduite par les jeunes gens qu'elle y a rencontrés, elle préfère Ariste. Celui-ci croit pouvoir lui reprocher sa conduite. Mais elle affirme être prête à l'épouser. Sganarelle s'étonne qu'elle ne sorte pas du «*logis de Valère*», et elle est encore plus étonnée.

Scène 9

Isabelle survient pour demander à Léonor de lui pardonner son «*honteux stratagème*», pour se détacher de Sganarelle dont Ariste se moque, tandis qu'il condamne le sexe féminin, et que Lisette invite le public à dénoncer les «*maris loups-garous*» et à les envoyer à «*l'école*» des maris.

Analyse

Les sources

Le sujet de «*L'école des maris*» n'est pas de l'invention de Molière. On peut même penser qu'il a pu s'inspirer de nombreuses œuvres.

* * *

Le dramaturge latin Térence avait, dans «*Les adelphes*» (160 av. J.-C.), traité le problème de l'éducation d'un fils par son père. En effet, deux frères qui sont des vieillards, Micion et Déméa, y élèvent deux garçons, Eschine et Ctésiphon, selon des méthodes opposées, l'un accordant la liberté, l'autre imposant la tyrannie, l'une et l'autre semblant toutefois échouer puisque le plus libre de ces garçons n'use de sa liberté que pour favoriser les frasques de l'autre. De nettes réminiscences de cette pièce se manifestent en particulier dans I, 2, avec le dialogue des deux frères et les exclamations de Sganarelle.

Cependant, si le schéma de départ de «*L'école des maris*» fait penser aux «*Adelphes*», les différences entre les deux pièces sont plus nombreuses que les ressemblances. Les vieillards sont différents, car, alors qu'il y avait une bonne dose d'égoïsme dans l'indulgence et la volonté d'éviter les ennuis de Micion, il n'en est pas de même d'Ariste qui semble aimer sincèrement Léonor, et est prêt à sacrifier ses propres sentiments pour le bonheur de sa pupille ; Déméa, chez Térence, était à la fois un paysan grognon et un peu ridicule, mais aussi un personnage complexe : madré, il retournait la situation à son avantage ; sincèrement attaché à ses fils, il regagnait leur affection ; Sganarelle, lui, est du début à la fin, un personnage aussi ridicule qu'odieux.

Surtout, les morales sont différentes : Térence renvoyait dos à dos deux conceptions de l'éducation, également excessives : le libéralisme de Micion, fondé essentiellement sur une forme d'égoïsme et de lâcheté, n'a pas suffi à donner aux jeunes gens une armature morale ; mais la rigueur excessive de Déméa n'a pas mieux réussi. Il montrait que la vérité consiste à faire un pas l'un vers l'autre. Pour sa part, Molière condamne sans ambages les abus de pouvoir d'un vieillard qui veut s'approprier une jeune fille, et le ridicule de tous ceux qui méconnaissent les lois de la sociabilité...

Isabelle montre la détermination et l'énergie d'Eschine, mais sans l'altruisme de ce dernier : Eschine se mettait en danger pour sauver Ctésiphon, alors qu'Isabelle n'hésite pas à utiliser Léonor pour son propre compte. Or elle se trouve dans la situation de Ctésiphon chez Térence : la contrainte développe la résistance et l'astuce des femmes, alors qu'elle prive l'homme de toute confiance en soi et de toute initiative.

La différence essentielle, c'est que les jeunes gens sont devenus des jeunes filles et que, dès lors, l'enjeu n'est plus purement éducatif, dans la mesure où les deux tuteurs ont été invités par le père des jeunes filles à les épouser eux-mêmes. En effet, à la question de l'éducation se surajoute, en tous cas

pour Sganarelle, la question du cocuage : comment éduquer les filles, pour éviter qu'elles ne cocufient leur mari? Comment dompter l'indomptable nature féminine, objet de tant d'inquiétudes?

* * *

En 1643, l'Espagnol Hurtado de Mendoza donna une pièce intitulée '*El marido hacer mujer y el trato muda costumbre*' ('*Le mari fait la femme et le traitement change les mœurs*') où deux frères se débattent avec leurs femmes en opérant selon des principes contraires.

* * *

Molière reprit aussi le thème classique du tuteur dupé, de «la précaution inutile» prise par un barbon qui enferme sa femme pour éviter le cocuage mais obtient l'effet inverse. Ce bon thème comique, celui de la ruse de la femme triomphant de la lourdeur de l'homme, avait nourri nombre de fabliaux médiévaux. Avec plus de précision, la ruse dont use Isabelle pour berner son tuteur rappelle la troisième nouvelle de la troisième journée du '*Décameron*' où, au XIV^e siècle, Boccace raconta comment une jeune dame, voulant nouer une intrigue avec un galant, mais affectant avoir une conscience pure, fit mine de vouloir se confesser à un religieux connu, et manœuvra si bien que celui-ci, entremetteur malgré lui, lui fournit, à son insu, tous les moyens de satisfaire pleinement son désir, en particulier en portant pour elle des messages.

Ce plaisant stratagème fut repris par l'Espagnol Lope de Vega qui, cependant, en 1604, dans '*La discreta enamorada*' ('*L'amante discrète*') fit du messenger un vieillard amoureux, artisan zélé de sa propre infortune, tout comme Sganarelle.

Surtout, en 1647, Lope de Vega, dans sa pièce '*El mayor imposible*' ('*Le comble de l'impossible*'), imagina que la reine Antonia de Naples avait chargé Lisardo de faire tomber Diana amoureuse pour démontrer à son frère, Robert, un chevalier qui avait lutté avec lui dans des joutes poétiques, que la plus grande chose impossible qui soit est de garder une femme aimée, le résultat de cette commande étant toutefois la naissance d'un véritable amour entre Diana et Lisardo. En 1654, le Français Boisrobert adapta cette pièce sous le titre : '*La folle gageure*' et Molière l'avait jouée.

* * *

En 1661, Dorimond, avec '*La femme industrielle*', offrit à Molière le thème de la ruse féminine parfaitement élaboré pour la scène.

L'intérêt de l'action

'*L'école des maris*' est une comédie en trois actes, car Molière se donna pour modèles les pièces de la «commedia dell'arte» qui étaient en trois actes.

C'est une comédie d'intrigue qui ne dément pas le sérieux de son titre puisqu'elle s'ouvre sur une discussion «pédagogique» entre les deux frères, Sganarelle et Ariste, qui ont chacun une pupille à élever, qui leur a été léguée par un ami défunt ; qui ont sur elles droit de père, et, s'il leur en prend un jour le désir, droit d'époux, étrange situation qui sent son vieux temps ou l'artifice de la comédie.

Apparaît aussitôt le contraste radical entre eux puisque sont d'emblée exposées leurs conceptions de la vie et de l'éducation des filles : Ariste élève Léonor dans la douceur, la liberté, la confiance, tandis que Sganarelle, selon Lisette, traite son Isabelle à la mode des Turcs (vers 144). Des deux méthodes, quelle est la bonne? De Sganarelle et d'Ariste, qui se révélera le meilleur professeur dans l'art d'élever une jeune fille? Qui est destiné à faire le meilleur mari? Réponse est donnée par le déroulement même de la pièce et par sa conclusion.

S'il s'agit de démontrer une thèse, cela se fait cependant sans que la pièce tombe dans le défaut ordinaire des pièces à thèse. En effet, ce ne sont pas des idées et des systèmes qui amènent l'enchaînement des actes, mais bien le caractère des personnages, pas tant celui d'Ariste, qui disparaît vite pour ne réapparaître qu'à la fin, que celui de Sganarelle dont la pensée et la conduite sont à ce point ridicules que, dans cette pièce encore s'impose la farce, du fait des gentillesses grotesques que, en amoureux gâteux et infantilisé, il adresse à Isabelle, en particulier en II, 9

(«*mamie*», «*mignonne*», «*pauvre fanfan*», «*pouponne de mon âme*», «*petit nez*», «*bouchon*»), scène où d'ailleurs un quiproquo est savamment mené ; du fait surtout de sa bêtise qui l'entraîne dans un engrenage de malentendus, et l'enferme de plus en plus dans son erreur.

Par ailleurs, on assiste à des jeux de scène amusants comme celui, en II, 9, où Isabelle tend sa main à son galant par-dessus l'épaule de son tuteur, car, dans l'édition de 1682, moins sèche pour l'indication des jeux de scène, on lit : «*Elle fait semblant d'embrasser Sganarelle et donne sa main à Valère.*» ; or il est arrivé que le comédien jouant Valère ait alourdi la mimique en dévorant de baisers la main qui lui était tendue ; dans cette scène, selon Robert Jouanny (dans «*Théâtre complet de Molière*»), «Molière poussa à sa pointe extrême l'aveuglement et la joie de Sganarelle qui, littéralement, ne se sent plus, sa conduite faisant penser à la gesticulation d'un automate emporté par des forces primaires. Il faut au départ un caractère très vrai pour qu'il puisse être ainsi gonflé sans risque de le voir devenir une baudruche crevée.»

On accepte aussi quelques plaisantes invraisemblances, comme celle de ce notaire, noctambule qui tombe à point pour composer un contrat de mariage, en fait hautement fantaisiste.

Sganarelle a à faire face à un couple de jeunes amoureux. Mais la pièce n'est pas tant animée par Valère que par Isabelle, véritable moteur de l'action, dont on peut considérer qu'elle a choisi d'être amoureuse de Valère pour se libérer de son impérieux tuteur, en recourant à des subterfuges, en inventant une série de ruses très habiles pour faire agir son amoureux ; en effet, elle affirme à Sganarelle avoir reçu une lettre de lui, et, moment hautement comique, elle charge son tuteur, agent inconscient de ce qu'on lui fait faire, de lui rapporter une cassette contenant un billet qu'elle prétend avoir refusé de lire (alors que Valère ne lui a rien envoyé et que c'est elle qui l'a composé !), moyen de lui faire savoir qu'elle a découvert sa passion et qu'elle veut le rejoindre pour l'épouser (II, 3-6) ; à son tour, sous prétexte d'un dernier adieu, Valère transforme Sganarelle en messenger à destination de la jeune fille pour lui transmettre l'idée de l'enlèvement (II, 7-8) ; c'est encore Sganarelle qui, entraîné dans cet engrenage, amène les deux jeunes gens à se parler à mots couverts devant lui (II, 9). Ainsi, c'est le geôlier lui-même qui, sans le savoir, devient complice et instrument des deux amants ! Isabelle lui fait croire que Valère a projeté de l'enlever... et fait passer par lui tous les détails nécessaires à Valère ! Celui-ci exige alors d'être confronté à Isabelle : d'où ce superbe dialogue d'amoureux qu'ils ont en présence de Sganarelle qui n'y comprend rien. Malheureusement, pour «récompenser» Isabelle qui a trop bien joué son rôle, Sganarelle décide de précipiter le mariage et, de ce fait, la met dans un grave embarras ; cela arrive à la fin de II, et, du fait de ce suspens, est très habilement amené III qui est d'ailleurs occupé par les péripéties de l'action d'Isabelle qui ne se décourage pas. En effet, par une ruse encore plus hardie, elle se fait passer pour sa sœur, Léonor ; en III, 2, quand elle est «*dans la maison*», elle fait semblant de s'adresser à elle ; puis, comme elle sort voilée, Sganarelle la prend pour sa sœur et se croit bien malin en fermant la porte (ce qui est un rappel de la scène 15 du «*Médecin volant*»). Ainsi, Isabelle parvient chez son amoureux, et se fait épouser légitimement par lui, réussissant donc finalement à complètement berner Sganarelle, à obtenir le mariage désiré, la délivrance voulue.

L'intrigue atteint donc un dénouement dont Voltaire reconnut qu'il est «le meilleur de toutes les pièces de Molière.» Constatons que la dernière scène est bel et bien la réponse à la question clairement posée au premier acte.

La pièce s'achève non seulement sur le triomphe des jeunes amoureux, mais aussi sur le succès d'Ariste, qui se voit récompensé de sa largeur d'esprit envers Léonor en l'épousant, tandis que Sganarelle cherche à se consoler de sa déconfiture en vitupérant les femmes :

«*La meilleure est toujours en malice féconde ;
C'est un sexe engendré pour damner tout le monde.
J'y renonce à jamais, à ce sexe trompeur,
Et je le donne tout au diable de bon cœur.*» (vers 1107-1110).

Cette apostrophe au public qui constitue les derniers mots est un typique élément farcesque.

*

* *

Si, dans cette pièce classique, l'unité de l'action et l'unité de temps sont bien assurées, il n'en est pas de même de l'unité de lieu. En effet, Molière s'est contenté d'indiquer : «*La scène est à Paris*», et peut-être montrait-il un carrefour de la ville où chacun se trouve quand on a besoin de lui, et des maisons voisines, ce qui abrégait les allées et venues.

Mais un metteur en scène qui voudrait tendre vers une exacte vraisemblance devrait nécessairement prévoir un changement de décor entre certaines scènes.

L'intérêt littéraire

Pour l'évaluer, distinguons ces deux aspects : la langue et le style.

* * *

Comme dans ses comédies précédentes, Molière usa d'une langue «drue et diverse, riche d'images jaillissantes, de mots et de locutions à pulpe savoureuse» (Robert Jouanny), souvent propres au XVII^e siècle, qu'on peut relever et expliquer :

- «*amour*» dans «*pour l'amour d'eux*» (vers 1042) : «à cause d'eux» ;
- «*appas*» (vers 402, 558, 580, 604) : «tout ce qui, chez une femme, excite le désir» ;
- «*ascendant*» (vers 1099) : «influence que les astres ont sur la destinée de l'être humain» ;
- «*bouchon*» (vers 769) : «petite bouche», «nom de cajolerie qu'on donne aux petits enfants, aux jeunes filles de basse condition» (*"Dictionnaire"* de Furetière) ;
- «*canon*» (vers 35) : «pièce de toile ornée de dentelle, de rubans, qu'on attachait au-dessous du genou» ;
- «*clarté*» (vers 921) : «flambeau allumé» ;
- «*commerce*» (vers 830) : relations entre personnes ;
- «*conte bleu*» (vers 1045) : qui relève de la "Bibliothèque bleue", collection de romans de chevalerie, de contes pour enfants, le bleu étant la couleur du rêve ;
- «*coquetter*» (vers 321) : «se pavaner», «faire des grâces» ;
- «*cotillon*» (vers 32) : «jupon» ;
- «*damoiseau*» (vers 941) : «jeune homme galant» ;
- «*décri*» (vers 537) : «cri public par lequel on défend l'usage de quelque monnaie ou de quelque autre chose, comme des dentelles, des passements» (*"Dictionnaire de l'Académie"*, 1694).
- «*détour*» (vers 463) : détour de la rue ;
- «*dupe*» (vers 589) : «duperie» ;
- «*ennui*» (vers 657) : «tourment» ;
- «*fers*» (vers 451) : «liens amoureux» ;
- «*feux*» (vers 344, 406, 491, 517, 611, 670, 912) : «ardeurs amoureuses» ;
- «*flamme*» (vers 419, 764, 831, 835, 856) : «ardeur amoureuse» ;
- «*fleurée*» (vers 114) : un archaïsme pour «flairée», Sganarelle joignant à la désuétude du costume celle du langage ;
- «*fleurette*» (vers 227, 548) : «propos galants» (voir «conter fleurette», «fleureter») ;
- «*fraise*» (vers 83) : «collet plissé et empesé», en vogue sous Henri IV, soit cinquante plus tôt ;
- «*gamme*» : «lui chanter sa gamme» (vers 660) : faire une forte réprimande, dire ses quatre vérités à quelqu'un ;
- «*hantise*» (vers 259) : «fréquentation» ;
- «*haut-de-chausses*» (vers 28, 71) : «partie de l'habillement masculin allant de la ceinture aux genoux» ;
- «*hymen*» (vers 242, 643, 694, 753, 766, 804, 924, 989) : «mariage» ;
- «*hyménée*» (vers 207, 903) : mariage ;
- «*loup-garou*» (vers 310, 1113) : «personnage maléfique, mi-homme mi-loup, errant la nuit» ; de là, homme dangereux ;
- «*mouches*» (vers 222) : petits morceaux de taffetas ou de velours noir propres à rehausser la blancheur du teint de la coquette, qui prenaient des noms différents selon leur place : la majestueuse

était sur le front, au coin de l'œil ; la passionnée, au milieu de la joue ; la galante, sur le nez ; l'effrontée, sur les lèvres.

-«*muguet*» (vers 24, 123) : «jeune élégant qui se parfumait à l'essence de muguet» ; d'où, au vers 228, «*visites muguettes*» ;

-«*objet*» (vers 736) : «toute chose (y compris les êtres animés) qui affecte les sens et, spécialement, la vue» ;

-«*obliger*» (vers 136, 479) : «soumettre à la nécessité de faire preuve d'autant de bienveillance qu'on en a reçu» ;

-«*pattu*» (vers 34) : «qui a des plumes jusqu'au bas des pattes» ;

-«*phébus*» (vers 885) : «propos à la fois obscurs et prétentieux» ;

-«*poulet*» (vers 468, 507, 594) : «petit billet amoureux qu'on envoie aux dames galantes, ainsi nommé parce que, en le pliant, on y faisait deux pointes qui représentaient les ailes d'un poulet.» («*Dictionnaire*» de Furetière) ;

-«*pourpoint*» (vers 28, 69) : partie du vêtement masculin qui couvrait le torse jusqu'au-dessous de la ceinture ;

-«*rechigné*» (vers 64) : «qui marque sa mauvaise humeur, sa répugnance» ;

-un «*repart*» (vers 310) : répartie ;

-«*rêver*» (vers 358) : songer, penser ;

-«*rompre en visière*» (vers 330) : «rompre la lance dans la visière du heaume de l'adversaire» ; de là, «attaquer violemment» ;

-«*serviteur*» (vers 309) : abréviation de : «Je suis votre serviteur», formule de remerciement poli pour prendre congé ou, ironiquement, pour marquer son refus ;

-«*succès*» (vers 518) : «ce qui arrive de bon ou de mauvais à la suite d'un fait initial» ; d'où «*heureux succès*» ;

-«*taxer*» (vers 936) : «blâmer»

-«*tenir*» : «*en tenir*» : au vers 885, signifie «être pris», «s'attirer une méchante affaire» ; au vers 886, signifie «obtenir» ;

-«*transport*» (vers 638, 823, 877, 1001, 1052) : forte émotion ;

-«*truchement*» (vers 354) : «interprète» ;

-«*valet*» : «*Je suis votre valet*» (vers 91, 251) : formule de politesse pour prendre congé ;

-«*volant*» (vers 38) : «petit objet orné d'une couronne de plumes évasées».

Signalons que, au vers 1046, «*discours de rien*» devrait être corrigé par «diseurs de rien».

* * *

En ce qui concerne le style, il faut remarquer que le dramaturge qu'était Molière ne put avoir qu'un style de théâtre, s'adaptant aux différents personnages, à leurs caractères et aux situations dans lesquelles ils se trouvent, leurs langages étant donc très variés.

Cependant, ici, si Sganarelle montre, avec sa verve bourrue, une agressivité qui le fait user d'insultes (il qualifie Ergaste de «*gros bœuf*» (vers 374), mais aussi d'images : il considère que ceux qui portent des «*rubans*» ressemblent «à des pigeons par pattus», vers 34), le style populaire ne se manifeste guère que par le valet Ergaste dont on remarque en particulier ce jugement qu'il porte sur Sganarelle : «*Il a le repart brusque et l'accueil loup-garou*» (vers 310), cette dernière expression revenant à la fin chez la suivante Lisette : «*Vous, si vous connaissez des maris loups-garous, / Envoyez-les au moins à l'école chez nous.*» (vers 1113).

Par ailleurs, Valère montre sa culture classique en évoquant «*Argus*» (vers 263, 908) qui, selon la mythologie, avec ses cent yeux, surveillait Io, qui avait été métamorphosée en génisse.

Signalons que, dans cette comédie en vers, en alexandrins, se trouve, selon les usages du temps, le texte en prose de la lettre délicate envoyée par Isabelle à Valère.

L'intérêt documentaire

“*L'école des maris*” est une comédie d'intrigue enrichie de quelques éléments d'une peinture des mœurs du XVII^e siècle.

Le plus important est évidemment l'autorité tyrannique qui était accordée aux hommes sur leurs épouses et leurs enfants, autorité dont prétend user Sganarelle, tandis que le moderne Ariste s'en abstient.

D'autre part, Sganarelle (et Molière lui-même?) se moque des «petits marquis», qui sont ici de «*jeunes muguets*» (vers 24) soucieux de la mode ; il leur reproche :

-«*ces petits chapeaux / Qui laissent éventer leurs débiles cerveaux*» (vers 25-26) ;

-«*ces blonds cheveux, de qui la vaste enflure / Des visages humains offusque la figure*» (vers 27-28), ce qui marquait son refus de la mode des perruques longues et blondes (vers 1047) qui était alors dans toute sa nouveauté.

Il veut qu'Isabelle se vête «*d'une serge honnête*», une étoffe sévère, et «*ne porte le noir qu'aux bons jours seulement*» (vers 118) parce que le drap noir était réservé aux toilettes habillées, celles des dimanches et fêtes.

Aux vers 533-534, il se réjouit d'un «*édit / Par qui des vêtements le luxe est interdit*» ; en effet, Louis XIV avait promulgué plusieurs ordonnances pour «le retranchement du luxe des habits et des équipages».

Si la suivante, Lisette, ose critiquer la conduite de Sganarelle : «*Sommes-nous chez les Turcs pour renfermer les femmes? / Car on dit qu'on les tient esclaves en ce lieu, / Et que c'est pour cela qu'ils sont maudits de Dieu.*» (vers 144-146), c'est que la dénonciation de la ségrégation sexiste exercée par les musulmans était un thème constant dans la littérature du temps.

Au vers 296, est évoquée la naissance du Dauphin qui, en effet, naquit le 1^{er} novembre 1661, Molière anticipant avec hardiesse sur l'événement en courtisan habile, sans d'ailleurs envisager la possibilité de la naissance d'une fille !

L'intérêt psychologique

“*L'école des maris*” est une comédie d'intrigue enrichie d'une peinture de caractères.

On peut étudier les personnages selon un ordre progressif.

Lisette, la suivante de Léonor, dénonce avec vigueur abus et inégalités.

Ergaste, le valet de Valère, lui est entièrement dévoué. Son expérience, acquise au service de vingt «*chercheurs de proie*» (vers 323), lui permet de donner à son maître les conseils les plus judicieux pour conquérir la main d'Isabelle. Il raisonne juste, et montre une fine psychologie, déclarant : «*Une femme qu'on garde est gagnée à demi, / Et les noirs chagrins des maris ou des pères / Ont toujours du galant avancé les affaires.*» (vers 318-320). De plus, il est le premier à comprendre le stratagème d'Isabelle (vers 436 et suivants). Enfin, il ne manque ni d'humour ni d'autorité.

Valère n'est que le jeune homme qui, amoureux courtois, sincère, délicat, prompt à s'émouvoir, s'il a plu à Isabelle, se trouve en fait plus conquis que conquérant.

Les personnages féminins sont très modernes.

Léonor représente la femme aimable et épanouie qui, ne subissant nulle contrainte, exerçant son libre-arbitre, choisit d'épouser le tuteur conciliant qu'est Ariste. Peu sensible aux mondanités, elle annonce l'Henriette des “*Femmes savantes*”.

Isabelle, au contraire, est la femme chez laquelle la contrainte fait naître la résistance, déployer une belle énergie et une grande inventivité pour affirmer sa volonté, s'emparer de Valère, lutter contre Sganarelle en imaginant une stratégie, une suite de ruses très habiles, s'enhardir, ruser, feindre, manipuler et finalement triompher. Longtemps immobile, elle n'en tire pas moins les ficelles qui manœuvrent les marionnettes que sont Sganarelle et Valère. Avant de l'engager dans une suite de ruses et de mensonges quelque peu hardis, Molière prit soin de souligner la pureté de ses intentions car elle implore : «*Ô Ciel ! sois-moi propice et seconde en ce jour / Le stratagème adroit d'une innocente amour.*» (vers 361-362).

Comme on l'a indiqué, la pièce est née du souci d'opposer deux hommes qui ont à s'occuper de pupilles dont ils espèrent tous deux se faire aimer, en suivant des méthodes d'éducation radicalement différentes.

L'un est Ariste, dont le nom signifie «le meilleur», celui qui raisonne le mieux, et il est en effet celui qui raisonne le mieux, qui est même le premier «raisonneur» du théâtre de Molière par son goût de la discussion et de la contradiction, par sa tendance à grossir la formulation de sa pensée, et même à la rendre vulgaire pour aider Sganarelle, auquel il sert de repoussoir, à formuler ses idées et ses choix. Même s'il est l'aîné (il est «*presque sexagénaire*», et Sganarelle est plus jeune «*d'une vingtaine d'ans*»), ce qui en fait un «barbon» pour l'époque, il n'en est pas moins, par sa manière de vivre, de s'habiller, le plus moderne. Surtout, plein de bon sens, manifestant une modération intelligente et une sociabilité (élégance, tolérance, galanterie) d'autant plus remarquable qu'elle est le fait d'un vieillard, mais jeune malgré son âge, pondéré, il aime Léonor d'un amour de tendresse, se montre confiant et compréhensif avec elle qu'il laisse libre de ses choix et de ses mouvements, ce qui lui permettra donc de continuer à jouir d'une vie heureuse avec sa pupille devenue finalement son épouse consentante. Il prouve que rien ne sert de tyranniser la spontanéité de l'instinct ; qu'il vaut mieux agir délicatement par la douceur, la liberté et la confiance ; qu'il vaut mieux croire aussi en une certaine propension naturelle de l'âme vers l'honnête et le beau. Cependant, comme il prône le juste milieu, on peut s'étonner qu'il ne s'en soit guère préoccupé dans sa vie sentimentale puisque, à l'âge de soixante ans, il épouse Léonor, ce qui est bien un de ces mariages contre nature que Molière railla toujours ! Pour Robert Jouanny, Molière «n'a pas senti qu'il aurait été plus vraisemblable de montrer le sage Ariste expliquant à Léonor que son âme de jeune fille, ignorante encore de l'amour ou hésitante à l'accueillir, s'égarait et n'appelait de ce nom qu'une confortable affection. Par là il aurait évité à Léonor le jour où elle sentira l'atteinte de la passion et où s'ouvrira pour elle le destin de la Princesse de Clèves.» Le critique considéra que, «si Ariste, déjà barbon, épouse la jeune Léonor au milieu de la satisfaction générale, c'est, a-t-on dit, parce que Molière lui-même songeait alors à épouser Armande Béjart qui avait vingt ans de moins que lui ; il voulait lui démontrer habilement que la véritable vieillesse est celle du cœur ; dans «cette pièce de fiançailles», il faisait de solennelles promesses ; mari compréhensif, il retiendrait sa femme par la confiance et non par la sévérité.» Il se serait peint dans le personnage d'Ariste dont les paroles résumeraient de longues causeries qu'il aurait eues avec Armande.

L'autre est Sganarelle que son nom même voue, pour le spectateur habitué au théâtre de Molière, au ridicule et à la moquerie. Il en fit ici un bourgeois bougon et immature, tyrannique et fantasque, se montrant désagréable avec tout le monde, imbu d'un archaïsme moralisateur, emmuré dans un égoïsme vaniteux qui le fait se croire le seul détenteur de la vérité, et, enfin, un jaloux maladif. Dès I, 1, il apparaît grossier, indifférent à la mode et à l'art de plaire, ennemi de la jeunesse badine, surtout méprisant et méchant à l'égard de son frère à l'égard duquel il va mettre tout en œuvre pour l'humilier et le blesser. En I, 2, nous découvrons que ce tuteur possessif et même despotique ne connaît de l'amour que sa forme la plus basse, le désir qui le rend grotesque (et un brin incestueux) ; que, animé de l'instinct de propriété, il est obsédé par la volonté de possession absolue de celle dont, véritable misogyne, il veut faire sa chose, disant qu'il veut qu'elle s'occupe : «*À recoudre mon linge aux heures de loisir / Ou bien à tricoter quelque bas par plaisir.*» (vers 121-122), femme que, de plus, il enferme en entendant la maintenir dans son statut d'enfant afin de faire de cette servante de son

bon plaisir une épouse esclave du ménage ; qu'il est un jaloux congénital, craignant d'être «cocu» (vers 234), déclarant : «*Je ne veux point porter de cornes, si je puis*» (vers 126), raison pour laquelle il surveille les moindres faits et gestes d'Isabelle, lui impose sa volonté en abusant de son pouvoir, allant jusqu'à la séquestrer, lui interdisant tout contact avec l'extérieur. Alors qu'il s'imagine mener l'intrigue parce que, avec crédulité et diligence, ce sot court faire les commissions dont le charge Isabelle, c'est en fait contre lui qu'il travaille. Et il est berné par celle qu'il désire, non parce que tout barbon doit être cocu, mais du seul fait de son aveuglement existentiel qui ne se traduit pas seulement par sa peur du cocuage, mais par un comportement général. Aveugle sur lui-même et sur son rapport à la société qui l'entoure, il ne peut qu'ignorer les conséquences de cet aveuglement au point d'être involontairement complice des menées entreprises par sa pupille pour épouser un autre que lui. En II, 2, il apparaît obsédé comme Harpagon par la garde de son trésor car, entendant le bruit du marteau de la porte qu'il a heurté lui-même, il s'imagine qu'on frappe chez lui et crie donc : «*Qui va là?*». En III, 5, on voit qu'il s'est imaginé gagner sur tous les tableaux ; qu'il croit que la méthode d'éducation d'Ariste sera publiquement bafouée par la conduite éhontée de Léonor ; et que Valère serait contraint d'épouser celle qu'il avait abandonnée pour courtiser Isabelle ; ainsi, il clouerait le bec au raisonneur et à son rival. Mais il glisse d'égarement en égarement sans voir tous ces yeux moqueurs qui sont fixés sur lui. Finalement, dupe de tous et de lui-même, véritable «arroseeur arrosé», victime de son aveuglement, rétrograde en tout, ayant une vision du monde étriquée et délirante, se croyant tout à fait indétronable, il est finalement l'artisan de son malheur, ayant construit sa propre faillite, et voyant sa proie lui échapper. Après avoir berné avec gaieté ce gêneur, on lui fait débarrasser vivement les planches.

Au XIX^e siècle, le critique Brunetière estima que Sganarelle est puni pour avoir voulu «forcer la nature, la contraindre, la discipliner».

Au XX^e siècle, Alfred Simon porta ce jugement : «Il pose lui-même les prémices de la comédie dont il prétend garder la conduite. D'un bout à l'autre, elle se joue contre lui, mais favorise sa malchance. La satisfaction du benêt, entêté à avoir raison contre tous, croît avec l'adversité. Sa constance dans l'aveuglement le rend étranger à sa propre aventure, et fait résonner d'autant plus fort le patatras de sa déconvenue finale. Nulle leçon à tirer, nulle morale à déduire de là, mais la certitude que le personnage entend peser son poids de chair et d'âme.»

Par sa relation au monde erronée, le Sganarelle de «*L'école des maris*» était le premier de la lignée des grands ridicules de Molière, annonçant l'Arnolphe de «*L'école des femmes*», et quelque peu aussi l'Alceste du «*Misanthrope*», le public étant invité à se moquer de tous ces personnages qui furent, remarquons-le, joués par Molière lui-même.

L'intérêt philosophique

«*L'école des maris*» est une comédie d'intrigue enrichie d'une thèse morale. Le titre même de la pièce indique bien le projet d'un théâtre moral de la part de Molière qui, s'adressant aux «honnêtes gens», fit dire à Ariste : «*Il nous faut en riant instruire la jeunesse.*» (vers 180) ; qui laissa deviner sa pensée intime sur les problèmes moraux qui se posaient à son époque.

Le montrent bien quelques répliques :

-«*Les noirs chagrins des maris ou des pères / Ont toujours du galant avancé les affaires.*» (Ergaste, vers 319-320).

-«*L'école du monde, en l'air dont il faut vivre / Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.*» (Ariste, vers 191-192).

-«*Il vaut mieux souffrir d'être au nombre des fous / Que du sage parti se voir seul contre tous.*» (Ariste, vers 53-54).

Ariste, paraissant bien être le porte-parole de Molière, pour la conduite en société, prône le maintien dans le «juste milieu», ce qui est la morale du classicisme en général (de La Fontaine en particulier) :

«*Toujours au plus grand nombre on doit s'accommoder
Et jamais il ne faut se faire regarder.*»

*L'un et l'autre excès choque, et tout homme bien sage
Doit faire des habits ainsi que du langage,
N'y rien trop affecter, et sans empressement
Suivre ce que l'usage y fait de changement.
Mon sentiment n'est pas qu'on prenne la méthode
De ceux qu'on voit toujours renchérir sur la mode,
Et qui dans ses excès dont ils sont amoureux,
Seraient fâchés qu'un autre eût été plus loin qu'eux.» (vers 41-50).*

Mais, comme on l'a vu, "*L'école des maris*" traite plus spécialement du problème de l'éducation des femmes qui, d'ailleurs, préoccupait bien des gens à l'époque. On se demandait s'il fallait en rester à l'enseignement surtout pratique qui était donné dans les couvents, tandis que, au contraire, la petite élite des précieuses et des savantes revendiquait le droit des femmes d'être mathématiciennes, physiciennes et philosophes, comme les hommes. Sur l'éducation et l'instruction des jeunes filles, sur l'art de gouverner les épouses, Molière avait des idées claires dont il lui prit envie de débattre publiquement. Il le fit ici sans pédantisme, forçant à réfléchir tout en amusant par le contraste, sur cette question, entre Sganarelle et Ariste qui ont des points de vue diamétralement opposés.

Ariste, mettant l'accent sur l'inutilité de toute contrainte, conseille d'être sévère sans rigueur excessive, et souple sans faiblesse, de préférer la douceur ; il pense que la base de la vertu et de la fidélité des femmes est dans la liberté, comme l'affirmaient alors les précieuses ; que c'est par le dialogue que se fait l'apprentissage de la morale ; il dit des femmes, non sans une certaine condescendance paternaliste :

*«Leur sexe aime à jouir d'un peu de liberté ;
On le retient fort mal par tant d'austérité ;
Et les soins défiants, les verrous et les grilles
Ne font pas la vertu des femmes ni des filles.
C'est l'honneur qui les doit tenir dans le devoir,
Non la sévérité que nous leur faisons voir.
C'est une étrange chose à vous parler sans feinte,
Qu'une femme qui n'est sage que par contrainte.
En vain sur tous ses pas nous prétendons régner,
Je trouve que le cœur est ce qu'il faut gagner,
Et je ne tiendrais moi, quelque soin qu'on se donne,
Mon honneur guère sûr aux mains d'une personne ;
À qui, dans les désirs qui pourraient l'assaillir,
Il ne manquerait rien qu'un moyen de faillir.» (vers 165-178) ;*

il se félicite de la conduite qu'il a adoptée à l'égard de sa pupille :

*«Mes soins pour Léonor ont suivi ces maximes :
Des moindres libertés je n'ai point fait des crimes,
À ses jeunes désirs, j'ai toujours consenti,
Et je ne m'en suis point, grâce au Ciel, repenti.
J'ai souffert qu'elle ait vu les belles compagnies,
Les divertissements, les bals, les comédies ;
Ce sont choses, pour moi, que je tiens de tout temps
Fort propres à former l'esprit des jeunes gens ;
Et l'école du monde, en l'air dont il faut vivre,
Instruit mieux, à mon gré, que ne fait aucun livre.
Elle aime à dépenser en habit, linge et nœuds :
Que voulez-vous ? Je tâche à contenter ses vœux ;
Et ce sont des plaisirs qu'on peut, dans nos familles,
Lorsque l'on a du bien, permettre aux jeunes filles.
Un ordre paternel l'oblige à m'épouser ;
Mais mon dessein n'est pas de la tyranniser.» (vers 183-198).*

Quant à lui, Sganarelle est un tuteur possessif qui choisit la contrainte et le maintien dans l'ignorance... avec pour résultat la rébellion d'Isabelle.

Au-delà de la seule éducation des femmes, Molière semble montrer l'inutilité de toute contrainte en matière d'éducation. Rien ne sert de vouloir étouffer la spontanéité de l'instinct ; mieux vaut agir délicatement par la douceur et la confiance ; mieux vaut croire aussi en une certaine propension naturelle de l'âme vers l'honnête et le beau.

Au-delà de l'éducation, se pose la question de la condition des femmes et, en particulier celle du mariage : Ariste veut laisser à Léonor le libre choix de l'épouser ou non, tandis que Sganarelle considère Isabelle comme sa chose, une propriété privée dont il peut faire ce qu'il veut... Molière défendait implicitement l'idée que c'est avant tout le consentement des époux qui fait le mariage, contre la conception traditionnelle qui le soumettait au seul intérêt de la famille. D'autre part, il favorisait une honnête galanterie devant permettre à l'amour des jeunes gens de s'épanouir librement.

D'une façon générale, écrivain d'esprit moderne, empreint d'optimisme, il voyait dans la société non pas une force d'oppression mais un moyen de culture, la meilleure des écoles étant «*l'école du monde*» (vers 191).

Avec «*L'école des maris*», pourtant une «petite comédie» en trois actes, Molière inventa donc la grande comédie morale ! Et la pièce peut être vue comme une ébauche de «*L'école des femmes*».

La destinée de l'œuvre

«*L'école des maris*» fut créée le 24 juin 1661 au «Théâtre du Palais-Royal», avec cette distribution :

Sganarelle : Molière (il portait «un costume de satin, couleur de musc») ;

Ariste : L'Espy ;

Isabelle : Mlle de Brie ;

Léonor : Armande Béjart ;

Lisette : Madeleine Béjart à qui ce rôle ne plut pas ;

Valère : La Grange ;

Ergaste : Du Parc, dit «Gros-René», sa corpulence faisant Sganarelle l'appeler «*le gros bœuf*» (II, 2) ;

Le commissaire : De Brie ;

Le notaire : Louis Chanut ;

Deux laquais.

Le public apprécia la pièce. Elle fit, selon Loret, «le charme de tout Paris». Les grincheux ennemis de Molière lui accordèrent même quelques louanges à ce sujet dont ils dirent qu'il est «si bien conduit», et regrettèrent aimablement qu'il n'y eût pas cinq actes ; ils oublièrent de crier au plagiat, comme ils en avaient l'habitude.

Molière fut invité à jouer sa pièce à l'"Hôtel de Rambouillet", haut lieu de la préciosité ; à Vaux-le-Vicomte, chez le surintendant Fouquet ; et à Fontainebleau, devant la Cour, ce qui inaugura une période glorieuse pour sa troupe, qui fut alors placée sous la protection du roi.

Au total, la troupe représenta la pièce 142 fois entre 1661 et 1680.

Le 9 septembre 1680, elle entra au répertoire de la "Comédie-Française" où elle n'a jamais cessé d'être représentée.

Elle figure en huitième place parmi les pièces les plus jouées de Molière (après «*Le tartuffe*», «*Le médecin malgré lui*», «*L'avare*», «*Le misanthrope*», «*Le malade imaginaire*», «*Les femmes savantes*» et «*L'école des femmes*»).

Avec plus de diligence que pour ses œuvres précédentes, Molière publia le texte avec une dédicace à Monsieur, le frère du roi, protecteur de sa troupe. Le texte fut publié de nouveau en 1682, et dans cette édition furent indiqués des jeux de scène.

“*L’école des maris*” témoigna que Molière était devenu un maître, et que, désormais, il dominait parfaitement sa matière. Sa réputation d'excellent auteur comique fut dès lors consacrée.

Si la pièce ne se place pas parmi ses pièces de premier plan ; si elle ne reste pas dans la mémoire comme cette pochade caricaturale qu’avaient été “*Les précieuses ridicules*” ; si elle n’a pas le charme ni la grâce de “*L’école des femmes*”, l’âpreté du “*Tartuffe*”, la grandeur de “*Dom Juan*”, l’humanité poignante du “*Misanthrope*”, la bouffonnerie joyeuse du “*Bourgeois gentilhomme*” ; si elle est un peu de la même tonalité que “*Les femmes savantes*”, où allait d’ailleurs reparaître Ariste le «*raisonneur*» ; elle est, aujourd’hui encore, appréciée car elle met en lumière des questions sociales et politiques concernant la place des femmes dans la société et le patriarcat qui s’y trouve fortement contesté.

Voltaire écrivit : « “*L’école des maris*” affermit pour jamais la réputation de Molière. C’est une pièce de caractères et d’intrigues. »

En 1935, le compositeur français Emmanuel Bondeville (1898-1987) présenta à l’“Opéra-Comique” un opéra bouffe composé d’après la pièce.

Parmi les mises en scène de la pièce au XXe siècle, on peut citer celle de Thierry Hancisse, à la “Comédie-Française” en 2000, et celle d’Alain Bâties en 2021 avec une scénographie astucieuse, l’espace de jeu étant sur plusieurs niveaux, inséré de trappes par lesquelles apparaissaient et disparaissaient les comédiens, tandis que, à l’avant-scène, un wagonnet sur rail glissait de cour à jardin et inversement en emportant certains protagonistes, et que, en fond de plateau, un espace était réservé aux musiciens qui accompagnaient cette comédie à la guitare électrique puis à la harpe et à l’accordéon !

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoir litteraire.ca